

La Petite Sirène

En pleine mer, l'eau est d'un bleu si profond, semblable aux pétales des jolis bleuets, et transparente comme du cristal — mais quelle profondeur ! Aucune ancre ne peut atteindre le fond : il faudrait empiler les unes sur les autres de très, très nombreuses flèches d'églises pour qu'elles dépassent de la surface. Au fond même vivent les sirènes.

Ne croyez pas qu'il n'y ait là, au fond, que du sable blanc et nu ; non, y poussent des arbres et des fleurs aux tiges et aux feuilles si souples qu'ils s'agitent, vivants, au moindre mouvement de l'eau. Entre leurs branches glissent de petits et de grands poissons, exactement comme chez nous volent les oiseaux. À l'endroit le plus profond se dresse le palais de corail du roi de la mer, avec de grandes fenêtres pointues en ambre pur et un toit fait de coquillages qui s'ouvrent et se ferment selon le flux et le reflux ; c'est d'une beauté saisissante, car au centre de chaque coquillage repose une perle d'une telle splendeur qu'une seule suffirait à orner la couronne de n'importe quelle reine.

Le roi de la mer était veuf depuis fort longtemps, et sa vieille mère dirigeait sa maison — femme intelligente, mais très fière de sa lignée ; elle portait sur sa queue toute une douzaine d'huîtres, tandis que les nobles n'avaient le droit d'en porter que six. Du reste, c'était une personne digne, surtout parce qu'elle aimait beaucoup ses petites filles. Les six princesses étaient toutes de ravissantes sirènes, mais la plus jeune surpassait toutes les autres : délicate et transparente comme un pétale de rose, avec de grands yeux bleus comme la mer. Pourtant, comme les autres sirènes, elle n'avait point de jambes, seulement une queue de poisson.

Les princesses passaient leurs journées entières à jouer dans les immenses salles du palais, où des fleurs vivantes poussaient le long des murs. Par les fenêtres ouvertes en ambre entraient des poissons, tout comme chez nous entrent parfois les hirondelles ; ils nageaient vers les petites princesses, mangeaient dans leurs mains et se laissaient caresser.

Près du palais s'étendait un grand jardin ; y poussaient de nombreux arbres rouge feu et bleu foncé, dont les branches et les feuilles oscillaient sans cesse ; leurs fruits, sous ce mouvement, étincelaient comme de l'or, et leurs fleurs comme des flammes. Le sol lui-même était parsemé d'un fin sable bleuâtre, pareil à une flamme de soufre ; au fond de la mer régnait partout une étrange lueur bleuâtre — on aurait plutôt cru flotter très, très haut dans les airs, avec un ciel non seulement au-dessus de la tête, mais aussi sous les pieds. Par temps calme, on pouvait

également voir le soleil ; il apparaissait comme une fleur pourpre, de laquelle jaillissait la lumière depuis son calice.

Chaque princesse possédait dans le jardin son petit coin ; elles pouvaient y creuser et planter ce qu'elles voulaient. L'une fit une plate-bande en forme de baleine, une autre voulut que la sienne ressemblât à une sirène, tandis que la plus jeune dessina une plate-bande ronde comme le soleil et la planta de fleurs d'un rouge éclatant, pareilles à l'astre. Cette petite sirène était un enfant étrange : si tranquille, si rêveuse... Ses sœurs se paraient de toutes sortes d'objets récupérés sur des navires naufragés, tandis qu'elle n'aimait que ses fleurs rouges comme le soleil et un magnifique garçonnet de marbre blanc, tombé au fond de la mer depuis quelque vaisseau perdu. La sirène planta près de la statue un saule pleureur rouge, qui s'épanouit merveilleusement ; ses branches retombaient par-dessus la statue et s'inclinaient jusqu'au sable bleu, où oscillait leur ombre violette : la cime et les racines semblaient jouer et s'embrasser mutuellement !

Ce que la sirène aimait par-dessus tout, c'était écouter les récits concernant les humains vivant là-haut, sur terre. Sa vieille grand-mère devait lui raconter tout ce qu'elle savait des navires et des villes, des hommes et des animaux. Ce qui fascinait et étonnait particulièrement la sirène, c'était que les fleurs sur terre exhalaient un parfum — contrairement à ici, dans la mer ! — que les forêts y étaient vertes, et que les poissons vivant dans les branches chantaient merveilleusement. Grand-mère appelait « poissons » les oiseaux, sinon ses petites-filles ne l'auraient pas comprise : elles n'avaient jamais vu d'oiseaux de leur vie.

— Quand vous aurez quinze ans, disait grand-mère, vous pourrez aussi remonter à la surface de la mer, vous asseoir, à la clarté de la lune, sur des rochers et regarder passer d'immenses navires, ainsi que les forêts et les villes !

Cette année-là, l'aînée des princesses allait justement avoir quinze ans, mais les autres sœurs — toutes nées à un an d'intervalle — devaient encore attendre, et la plus jeune plus longtemps que toutes : cinq années entières. Chacune promit toutefois de raconter aux autres ce qui lui aurait le plus plu lors de son premier jour : les récits de grand-mère ne satisfaisaient guère leur curiosité ; elles voulaient tout connaître en détail.

Personne n'était autant attiré vers la surface de la mer que la plus jeune, la tranquille et rêveuse sirène, contrainte d'attendre le plus longtemps. Combien de nuits passa-t-elle devant la fenêtre ouverte, scrutant le bleu de la mer où s'agitaient, nageoires et queues frémissantes, des bancs entiers de poissons ! Elle distinguait à travers l'eau la lune et les étoiles ; certes, elles ne brillaient pas aussi

vivement, mais elles paraissaient bien plus grandes qu'à nos yeux. Il arrivait parfois qu'une sorte de grand nuage glissât sous elles, et la sirène savait que c'était soit une baleine passant au-dessus d'elle, soit un navire chargé de centaines d'hommes ; eux ne songeaient nullement à la jolie sirène qui se tenait là, dans les profondeurs marines, tendant ses menottes blanches vers la quille du bateau.

Mais voici que l'aînée des princesses eut quinze ans, et il lui fut permis de remonter à la surface de la mer.

Quels récits elle fit à son retour ! Le meilleur, selon ses dires, avait été de s'allonger par temps calme sur un banc de sable, de se prélasser à la clarté de la lune, en admirant la ville déployée sur le rivage : là, comme des centaines de petites étoiles, brûlaient des lumières, on entendait de la musique, du bruit et le fracas des équipages, on apercevait des tours coiffées de flèches, et les cloches sonnaient. Oui, précisément parce qu'il lui était interdit d'y pénétrer, ce spectacle l'avait plus que tout autre attirée.

Comme la plus jeune sœur écoutait avidement ses récits ! Debout le soir devant la fenêtre ouverte, scrutant le bleu marin, elle ne pensait qu'à cette grande ville bruyante, et il lui semblait même entendre le tintement des cloches.

Un an plus tard, la deuxième sœur obtint à son tour la permission de monter à la surface de la mer et de naviguer où bon lui semblerait. Elle émergea de l'eau juste au moment où le soleil se couchait, et trouva qu'il n'existait rien de plus beau que ce spectacle. Le ciel rayonnait comme de l'or fondu, raconta-t-elle, et les nuages... là, les mots lui manquèrent ! Teintés de pourpre et de violet, ils filaient rapidement à travers le ciel, mais plus vite encore qu'eux, une troupe de cygnes, tel un long voile blanc, s'élançait vers le soleil ; la sirène aussi avait commencé à nager vers l'astre, mais celui-ci s'enfonça dans la mer, et une lueur rose du soir se répandit sur le ciel et sur l'eau.

Encore un an plus tard, la troisième princesse remonta à la surface de la mer ; celle-ci était la plus audacieuse de toutes et navigua jusqu'à un large fleuve qui se jetait dans la mer. Là, elle vit des collines vertes couvertes de vignobles, des palais et des maisons entourés de bosquets magnifiques où chantaient les oiseaux ; le soleil brillait et chauffait si fort qu'elle dut plusieurs fois plonger dans l'eau pour rafraîchir son visage en feu. Dans une petite baie, elle aperçut toute une foule de petits êtres nus barbotant dans l'eau ; elle voulut jouer avec eux, mais ils prirent peur d'elle et s'enfuirent, tandis qu'apparut soudain une bête noire qui se mit à aboyer contre elle d'une manière si effrayante que la sirène, terrifiée, regagna précipitamment la mer ; cette bête était un chien, mais la sirène n'avait jamais vu de chiens auparavant.

Ainsi la princesse se remémorait sans cesse ces forêts merveilleuses, ces collines verdoyantes et ces enfants charmants qui savaient nager bien qu'ils n'eussent point de queue de poisson !

La quatrième sœur n'était pas aussi hardie ; elle resta davantage en haute mer et rapporta que c'était là le meilleur spectacle : partout où l'on regardait, sur des milles et des milles alentour, il n'y avait que de l'eau et le ciel renversé au-dessus, tel un immense dôme de verre ; au loin, comme des mouettes marines, passaient de grands navires, des dauphins espiègles jouaient et culbutaient, et d'énormes baleines lançaient par leurs narines des centaines de jets d'eau.

Vint ensuite le tour de l'avant-dernière sœur ; son anniversaire tombait en hiver, et c'est pourquoi elle vit pour la première fois ce que les autres n'avaient pas vu : la mer était d'un vert pâle, partout flottaient de grands icebergs : tout à fait semblables à des perles, raconta-t-elle, mais d'une taille gigantesque, plus élevés que les plus hautes flèches d'églises ! Certains avaient des formes très fantaisistes et scintillaient comme des diamants. Elle s'installa sur le plus grand d'entre eux, le vent soulevait ses longs cheveux, et les marins contournaient prudemment la montagne en s'en tenant éloignés. Vers le soir, le ciel se couvrit de nuages, des éclairs z

Un éclair zébra le ciel, le tonnerre gronda et la mer sombre se mit à lancer des blocs de glace d'un côté à l'autre, qui scintillaient sous les éclairs. Sur les navires, on amenait les voiles, les gens s'agitaient dans la peur et l'horreur, tandis qu'elle voguait paisiblement sur sa montagne de glace, regardant les zigzags de feu des éclairs fendre le ciel et tomber dans la mer.

En général, chacune des sœurs était ravie de ce qu'elle voyait pour la première fois : tout était nouveau pour elles et leur plaisait donc ; mais, ayant obtenu, comme de grandes jeunes filles, la permission de nager partout, elles s'habituèrent bientôt à tout et, au bout d'un mois, commencèrent déjà à dire que c'était bien partout, mais qu'à la maison, c'était mieux.

Souvent, le soir, les cinq sœurs s'enlaçaient par la main et remontaient à la surface de l'eau ; toutes avaient des voix merveilleuses, telles qu'il n'en existe point chez les hommes sur terre, et voilà que, lorsqu'une tempête éclatait et qu'elles voyaient les navires en danger, elles nageaient vers eux, chantaient les merveilles du royaume sous-marin et priaient les marins de ne pas craindre de descendre au fond ; mais les marins ne pouvaient comprendre les mots ; il leur semblait que c'était simplement le bruit de la tempête ; d'ailleurs, ils n'auraient de toute façon jamais pu voir aucune merveille au fond : si le navire périssait, les hommes se noyaient et n'arrivaient au palais du roi de la mer que morts.

La plus jeune des sirènes, cependant, tandis que ses sœurs remontaient main dans la main à la surface de la mer, restait toute seule et les suivait du regard, prête à pleurer, mais les sirènes ne peuvent pleurer, et cela lui pesait encore davantage.

— Ah ! quand aurai-je enfin quinze ans ? disait-elle. Je sais que j'aimerai beaucoup ce monde-là et les hommes qui y vivent !

Enfin, elle eut aussi quinze ans !

— Eh bien, te voilà grande ! dit la grand-mère, la reine douairière. Viens ici, il faut aussi t'parer, comme tes autres sœurs !

Et elle posa sur la tête de la sirène une couronne de lys de perles blanches — chaque pétale était la moitié d'une perle — puis, pour marquer son haut rang de princesse, ordonna d'attacher huit huîtres à sa queue.

— Mais cela fait mal ! dit la sirène.

— Pour la beauté, il faut bien endurer un peu ! dit la vieille femme.

Ah ! avec quel plaisir la sirènes se serait-elle débarrassée de tous ces ornements et de cette lourde couronne : les petites fleurs rouges de son jardin lui allaient bien mieux, mais il n'y avait rien à faire !

— Adieu ! dit-elle, et légère et fluide, telle une bulle d'eau transparente, elle monta à la surface.

Le soleil venait juste de se coucher, mais les nuages rayonnaient encore de pourpre et d'or, tandis que dans le ciel rougeâtre s'allumaient déjà de merveilleuses étoiles du soir, claires et limpides ; l'air était doux et frais, et la mer reposait comme un miroir. Non loin de l'endroit où la sirène avait émergé, se tenait un navire à trois mâts avec une seule voile hissée : il n'y avait pas le moindre souffle de vent ; des matelots étaient assis sur les haubans et les mâts, des sons de musique et de chants s'élevaient du pont ; puis, lorsque l'obscurité fut complète, le navire s'illumina de centaines de lanternes multicolores ; on aurait dit que dans l'air flottaient des drapeaux de toutes les nations. La sirène nagea jusqu'aux fenêtres mêmes de la cabine et, lorsque les vagues la soulevaient légèrement, elle pouvait jeter un coup d'œil à l'intérieur. Il y avait là une foule de personnes richement parées, mais la plus belle de toutes était un jeune prince aux grands yeux noirs. Il n'avait probablement pas plus de seize ans ; ce jour-là, on célébrait son anniversaire, c'est pourquoi régnait à bord une telle joie. Les matelots dansaient sur le pont, et lorsque le jeune prince sortit, des centaines de fusées s'élevèrent vers le ciel, et il fit aussi clair qu'en plein jour, si bien que la sirène, tout effrayée, plongea dans l'eau, mais bientôt ressortit la tête, et il lui sembla que

toutes les étoiles du ciel étaient tombées dans la mer. Jamais elle n'avait vu un tel spectacle de feu : de grands soleils tournoyaient en roue, de magnifiques poissons de feu fouettaient l'air de leurs queues, et tout cela se reflétait dans l'eau calme et limpide. Sur le navire même, il faisait si clair qu'on pouvait distinguer chaque corde, et à plus forte raison les personnes. Ah ! comme le jeune prince était beau ! Il serrait les mains des gens, souriait et riait, tandis que la musique retentissait sans cesse dans le silence de cette nuit merveilleuse.

Il se faisait déjà tard, mais la sirène ne pouvait détacher ses yeux du navire ni du beau prince. Les lumières multicolores s'éteignirent, les fusées ne montèrent plus dans le ciel, on n'entendit plus de coups de canon, mais la mer elle-même se mit à gronder et à gémir. La sirène balançait sur les vagues à côté du navire et continuait de regarder dans la cabine, tandis que le navire filait de plus en plus vite, les voiles se déployaient l'une après l'autre, le vent se renforçait, les vagues se levèrent, les nuages s'épaissirent, et l'éclair jaillit. La tempête commençait ! Les matelots se mirent à amener les voiles ; l'énorme navire était terriblement ballotté, et le vent le poussait à toute allure sur les vagues déchaînées ; autour du navire se dressaient de hautes montagnes d'eau, menaçant de se refermer sur les mâts, mais il plongeait entre ces murs liquides comme un cygne, puis remontait sur la crête des vagues. La tempête amusait seulement la sirène, mais les marins souffraient fort : le navire craquait, les grosses poutres volaient en éclats, les vagues déferlaient sur le pont, les mâts se brisaient comme des roseaux, le navire chavira sur le côté, et l'eau s'engouffra dans la cale. Alors la sirène comprit le danger — elle-même devait se garder des poutres et des débris emportés par les flots. Pendant un instant, il fit soudain si noir qu'on n'y voyait goutte ; mais voici qu'un éclair brilla de nouveau, et la sirène revit tous ceux qui se trouvaient sur le navire ; chacun se sauvait comme il pouvait. La sirène chercha des yeux le prince et le vit plonger dans l'eau lorsque le navire se brisa en morceaux. D'abord, la sirène fut très heureuse qu'il allât maintenant chez eux, au fond, mais ensuite elle se souvint que les hommes ne peuvent vivre dans l'eau et qu'il n'arriverait au palais de son père que mort. Non, non, il ne doit pas mourir ! Et elle nagea entre les poutres et les planches, oubliant tout à fait qu'elles pouvaient à tout instant l'écraser elle-même. Il fallait tantôt plonger jusqu'au fond le plus profond, tantôt s'élancer vers le haut avec les vagues ; mais enfin elle rattrapa le prince, qui était déjà presque entièrement épuisé et ne pouvait plus nager dans cette mer démontée ; ses bras et ses jambes refusaient de lui obéir, et ses beaux yeux s'étaient fermés ; il serait mort si la sirène n'était venue à son secours. Elle souleva sa tête au-dessus de l'eau et laissa les vagues les porter tous deux où bon leur semblerait.

Vers le matin, la tempête s'apaisa ; du navire, il ne restait pas même un éclat ; le soleil brilla de nouveau au-dessus de l'eau, et ses rayons éclatants semblèrent

rendre aux joues du prince leur couleur vivante, mais ses yeux ne s'ouvraient toujours pas.

La sirène écarta les cheveux du front du prince et l'embrassa sur son front haut et beau ; il lui sembla qu'il ressemblait au garçon de marbre qui se trouvait dans son jardin ; elle l'embrassa encore une fois et souhaita de tout cœur qu'il restât en vie.

Enfin, elle aperçut la terre ferme et de hautes montagnes s'élevant jusqu'au ciel, dont les sommets, tels des vols de cygnes, blanchissaient de neige. Tout près du rivage verdoyait un bois merveilleux, et plus haut se dressait quelque édifice, semblable à une église ou un monastère. Dans le bois poussaient des orangers et des citronniers, et devant les portes de l'édifice — de hauts palmiers. La mer entaillait le rivage de sable blanc d'une petite baie, où l'eau était très calme mais profonde ; c'est là que la sirène arriva et déposa le prince sur le sable, prenant soin que sa tête fût placée plus haut et en plein soleil.

À ce moment, dans le haut édifice blanc, les cloches sonnèrent et une foule de jeunes filles se répandit dans le jardin. La sirène s'éloigna derrière de hauts rochers qui sortaient de l'eau, couvrit ses cheveux et sa poitrine d'écume marine — désormais personne n'aurait pu distinguer dans cette écume son petit visage blanc — et attendit de voir si quelqu'un viendrait au secours du pauvre prince.

L'attente ne fut pas longue : l'une des jeunes filles s'approcha du prince et fut d'abord très effrayée, mais bientôt reprit courage et appela des gens à l'aide. Ensuite, la sirène vit que le prince avait repris vie et souriait à tous ceux qui l'entouraient. Mais il ne lui sourit pas à elle et ne savait même pas qu'elle lui avait sauvé la vie ! La sirène devint triste, et, lorsque le prince fut emmené dans le grand édifice blanc, elle plongea tristement dans l'eau et repartit chez elle.

Auparavant, elle était douce et rêveuse, maintenant elle devint encore plus douce, encore plus rêveuse. Ses sœurs lui demandaient ce qu'elle avait vu pour la première fois à la surface de la mer, mais elle ne leur raconta rien.

Souvent, le soir et le matin, elle revenait à l'endroit où elle avait laissé le prince, voyait comment les fruits mûrissaient et étaient cueillis dans les jardins, comment la neige fondait sur les hautes montagnes, mais elle ne revoyait plus le prince et rentrait chez elle chaque fois plus triste et plus affligée. Sa seule consolation était

Pour elle, s'asseoir dans son petit jardin, enlaçant de ses bras une belle statue de marbre semblable à un prince, suffisait ; mais elle ne s'occupait plus des fleurs ; elles poussaient comme bon leur semblait, le long des sentiers et des allées, entretenant leurs tiges et leurs feuilles aux branches des arbres, et il faisait tout à fait sombre dans le jardin.

Enfin, elle n'y tint plus, raconta tout à l'une de ses sœurs ; après celle-ci, toutes les autres sœurs l'apprirent, mais personne d'autre, sauf peut-être deux ou trois sirènes et leurs amies les plus proches. L'une de ces sirènes connaissait aussi le prince, avait vu la fête sur le navire et savait même où se trouvait le royaume du prince.

— Viens avec nous, ma sœur ! dirent les sœurs à la sirène, et, se tenant par la main, elles remontèrent toutes à la surface de la mer près de l'endroit où se dressait le palais du prince.

Le palais était fait d'une pierre brillante jaune pâle, avec de grands escaliers de marbre ; l'un d'eux descendait directement dans la mer. De magnifiques coupoles dorées s'élevaient au-dessus du toit, et dans les niches, entre les colonnes qui entouraient tout l'édifice, se tenaient des statues de marbre, tout à fait comme vivantes. À travers les hautes fenêtres miroitantes, on apercevait des appartements somptueux ; partout pendaient de riches rideaux de soie, des tapis étaient étendus, et les murs ornés de grandes peintures. Un vrai ravissement ! Au milieu de la plus grande salle jaillissait une grande fontaine ; les jets d'eau s'élançaient très haut, jusqu'au plafond de verre en forme de coupole, à travers lequel les rayons du soleil tombaient sur l'eau et sur les plantes merveilleuses poussant dans le large bassin.

Désormais, la petite sirène savait où habitait le prince, et elle venait presque chaque soir ou chaque nuit nager jusqu'au palais. Aucune de ses sœurs n'osait approcher la terre d'aussi près qu'elle ; elle, elle pénétrait même dans l'étroit canal qui coulait juste sous le magnifique balcon de marbre projetant sur l'eau une longue ombre. Là, elle s'arrêtait et regardait longuement le jeune prince, tandis que lui croyait se promener seul au clair de lune.

Bien des fois, elle le vit naviguer avec des musiciens sur sa belle embarcation ornée de drapeaux flottants : la petite sirène guettait depuis les roseaux verts, et si parfois les gens remarquaient son long voile blanc argenté flottant au vent, ils pensaient que c'était un cygne battant de l'aile.

Bien des fois aussi, elle entendit des pêcheurs qui prenaient le poisson la nuit parler du prince ; ils disaient beaucoup de bien de lui, et la petite sirène se réjouissait de lui avoir sauvé la vie lorsqu'il errait à demi-mort sur les flots ; elle se rappelait ces instants où sa tête reposait sur sa poitrine et où elle avait si tendrement couvert de baisers son beau front blanc. Mais lui ne savait rien d'elle, elle ne lui apparaissait même pas en songe !

De plus en plus, la petite sirène commençait à aimer les humains, de plus en plus elle était attirée vers eux ; leur monde terrestre lui semblait bien plus grand que

son monde sous-marin : ils pouvaient traverser la mer sur leurs navires, gravir de hautes montagnes jusqu'aux nuages, et les étendues de terre qu'ils possédaient, avec leurs forêts et leurs champs, s'étendaient loin, très loin, à perte de vue ! Elle aurait tant voulu en savoir davantage sur les humains et leur vie, mais ses sœurs ne pouvaient répondre à toutes ses questions, et elle s'adressa à sa vieille grand-mère ; celle-ci connaissait bien « le grand monde », comme elle appelait justement la terre située au-dessus de la mer.

— Si les humains ne se noient pas, demanda la petite sirène, vivent-ils éternellement, ne meurent-ils pas comme nous ?

— Mais si ! répondit la vieille femme. Eux aussi meurent, et leur vie est même plus courte que la nôtre. Nous vivons trois cents ans, mais lorsque notre fin arrive, il ne reste de nous qu'une écume marine, nous n'avons même pas de tombe auprès de nos proches. Nous ne possédons pas d'âme immortelle, et nous ne ressusciterons jamais pour une nouvelle vie ; nous sommes comme ce roseau vert : arraché avec sa racine, il ne reverdit plus ! Les humains, au contraire, ont une âme immortelle qui vit éternellement, même après que le corps s'est transformé en poussière ; alors elle s'envole vers le ciel bleu, là-haut, vers les étoiles claires ! De même que nous pouvons monter du fond de la mer et voir la terre où vivent les humains, de même eux peuvent, après la mort, s'élever vers des contrées bienheureuses inconnues, que nous ne verrons jamais !

— Pourquoi n'avons-nous pas d'âme immortelle ! dit tristement la petite sirène. Je donnerais volontiers toutes mes centaines d'années pour un seul jour de vie humaine, afin de pouvoir ensuite participer à la félicité céleste des hommes.

— Il n'y faut même pas penser ! dit la vieille femme. Nous vivons ici bien mieux que les humains sur terre !

— Alors moi aussi je mourrai, je deviendrai écume de mer, je n'entendrai plus la musique des vagues, je ne verrai plus les fleurs merveilleuses ni le soleil rouge ! Ne puis-je donc aucunement acquérir une âme immortelle ?

— Tu le peux, dit la grand-mère, pourvu que quelqu'un parmi les humains t'aime assez pour que tu lui deviennes plus chère que son père et sa mère, qu'il se donne à toi de tout son cœur et de toutes ses pensées, et ordonne au prêtre d'unir vos mains en signe de fidélité éternelle l'un envers l'autre ; alors une parcelle de son âme te sera communiquée, et tu participeras à la félicité éternelle de l'homme. Il te donnera une âme et conservera la sienne. Mais cela n'arrivera jamais ! Car ce qui chez nous passe pour beau — ta queue de poisson, les humains le trouvent laid : ils s'y connaissent peu en beauté ; selon eux, pour être beau, il faut absolument avoir deux supports maladroits — des jambes, comme ils les appellent.

La petite sirène poussa un profond soupir et regarda tristement sa queue de poisson.

— Vivons sans nous affliger ! dit la vieille femme. Amusons-nous à cœur joie pendant nos trois cents ans — c'est un délai respectable, d'autant plus doux sera le repos après la mort ! Ce soir, il y a bal à la cour !

Quelle splendeur, telle qu'on n'en voit point sur terre ! Les murs et le plafond de la salle de danse étaient faits d'un verre épais mais transparent ; le long des murs, rangées par rangées, gisaient des centaines d'énormes coquilles pourpres et vertes comme l'herbe, avec de petites flammes bleues en leur centre : ces flammes illuminaient vivement toute la salle, et à travers les murs de verre — la mer elle-même ; on voyait comment des bancs de grands et de petits poissons, étincelants d'écailles pourpre-dorées et argentées, nageaient vers les murs.

Au milieu de la salle coulait un large ruisseau, et sur ses eaux dansaient les esprits des eaux et les sirènes, accompagnés de leur chant merveilleux. De telles voix merveilleuses, les humains n'en ont point. La petite sirène chantait mieux que toutes, et tous lui applaudissaient. Un instant, elle se sentit joyeuse à la pensée que nul, nulle part — ni dans la mer, ni sur terre — n'avait une voix aussi merveilleuse que la sienne ; mais bientôt elle se remit à penser au monde d'en haut, au beau prince, et à s'affliger de ne pas avoir d'âme immortelle. Elle s'esquiva discrètement du palais et, tandis qu'on y chantait et qu'on s'y réjouissait, elle resta assise tristement dans son jardin ; à travers l'eau lui parvenaient les sons des cors, et elle pensa : « Le voici encore qui navigue en barque ! Comme je l'aime ! Plus que mon père et ma mère ! Je lui appartiens de tout mon cœur, de toutes mes pensées, je lui remettrais volontiers le bonheur de toute ma vie ! J'irais jusqu'à tout pour lui et pour une âme immortelle ! Tandis que mes sœurs dansent dans le palais paternel, j'irai trouver la sorcière de la mer ; je l'ai toujours crainte, mais peut-être me conseillera-t-elle quelque chose ou m'aidera-t-elle d'une manière ou d'une autre ! »

Et la petite sirène quitta son jardin pour nager vers les tourbillons tumultueux, derrière lesquels vivait la sorcière. Elle n'avait encore jamais emprunté ce chemin ; là ne poussaient ni fleurs, ni même d'herbe — seulement du sable gris et nu ; l'eau dans les tourbillons bouillonnait et grondait comme sous les roues d'un moulin, entraînant avec elle dans les profondeurs tout ce qu'elle rencontrait sur son passage. La petite sirène dut nager juste entre ces tourbillons mugissants ; puis, sur le chemin menant à la demeure de la sorcière, s'étendait une vaste zone recouverte d'une vase chaude et bouillonnante ; cet endroit, la sorcière l'appelait son marais tourbeux. Derrière celui-ci apparut enfin la demeure même de la sorcière, entourée d'une sorte de forêt étrange : les arbres et les buissons étaient des polypes, mi-animaux mi-plantes, semblables à des serpents à cent têtes

poussant droit du sable ; leurs branches étaient de longs bras visqueux munis de doigts se tortillant comme des vers ; les polypes ne cessaient pas un instant de remuer toutes leurs articulations, de la racine jusqu'au sommet, saisissant de leurs doigts flexibles tout ce qui leur tombait sous la main, sans jamais le relâcher. La petite sirène s'arrêta, effrayée, son cœur battit de peur, elle fut sur le point de revenir, mais se souvint du prince, de l'âme immortelle, et prit courage : elle noua fermement autour de sa tête ses longs cheveux pour que les polypes ne les saisissent pas, croisa les bras sur sa poitrine, et, tel un poisson, nagea entre les ignobles polypes qui tendaient vers elle leurs

des bras sinueux. Elle voyait comme ils tenaient fermement, ainsi que des pinces de fer, tout ce qu'ils parvenaient à saisir : les squelettes blancs d'hommes noyés, des gouvernails de navires, des caisses, des squelettes d'animaux, et même une petite sirène. Les polypes l'avaient attrapée et étouffée. C'était le plus terrible de tout !

Mais voici qu'elle se trouva sur une clairière forestière glissante, où de gros serpents d'eau gras culbutaient et montraient leurs ventres jaunâtres et hideux. Au milieu de la clairière se dressait une maison construite avec des ossements humains blancs ; là même était assise la sorcière marine, qui nourrissait de sa bouche un crapaud, tout comme les gens donnent du sucre aux petites canaris. Elle appelait ces hideux serpents gras ses poussins et leur permettait de se vautrer sur son immense poitrine poreuse comme une éponge.

— Je sais, je sais pourquoi tu es venue ! dit la sorcière marine à la petite sirène. Tu entreprends des folies, mais je t'aiderai tout de même, pour ton malheur, ma belle ! Tu veux obtenir, à la place de ta queue de poisson, deux supports afin de marcher comme les humains ; tu veux que le jeune prince t'aime et que tu obtiennes une âme immortelle !

Et la sorcière éclata d'un rire si fort et si hideux que le crapaud et les serpents tombèrent d'elle et s'étalèrent sur le sol.

— Eh bien, tu arrives à temps ! poursuivit la sorcière. Si tu étais venue demain matin, il aurait été trop tard, et je n'aurais pu t'aider avant l'année prochaine. Je préparerai pour toi une potion ; tu la prendras, nageras avec elle jusqu'au rivage avant le lever du soleil, t'y assieras et la boiras jusqu'à la dernière goutte ; alors ta queue se fendra et se transformera en une paire de jambes merveilleuses, comme diraient les humains. Mais tu souffriras autant que si l'on te transperçait de part en part avec une épée aiguë. En revanche, tous ceux qui te verront diront qu'ils n'ont jamais vu de jeune fille aussi ravissante ! Tu conserveras ta démarche aérienne et glissante — aucune danseuse ne pourra rivaliser avec toi ; mais souviens-toi que tu

marcheras comme sur des couteaux tranchants, au point de déchirer tes pieds jusqu'au sang. Es-tu d'accord ? Veux-tu mon aide ?

— Oui ! répondit la petite sirène d'une voix tremblante, en pensant au prince et à l'âme immortelle.

— Souviens-toi, dit la sorcière, qu'une fois que tu auras pris forme humaine, tu ne pourras plus jamais redevenir sirène ! Tu ne reverras plus ni le fond de la mer, ni la maison de ton père, ni tes sœurs. Et si le prince ne t'aime pas au point d'oublier pour toi son père et sa mère, de se donner à toi de tout son cœur et d'ordonner au prêtre d'unir vos mains, de sorte que vous deveniez mari et femme, tu n'obtiendras pas d'âme immortelle. Dès l'aube suivant son mariage avec une autre, ton cœur se brisera en morceaux et tu deviendras écume de mer !

— Qu'importe ! dit la petite sirène en pâlisant comme la mort.

— Tu dois encore me payer pour mon aide ! dit la sorcière. Et je ne donne pas à bon marché ! Tu possèdes une voix merveilleuse, et tu comptais charmer le prince avec elle, mais tu dois me remettre ta voix. En échange de ma précieuse potion, je prendrai ce que tu as de meilleur : car je dois mêler à cette potion mon propre sang, afin qu'elle devienne tranchante comme la lame d'une épée !

— Si tu prends ma voix, que me restera-t-il ? demanda la petite sirène.

— Ton adorable visage, ta démarche glissante et tes yeux expressifs — cela suffit pour conquérir un cœur humain ! Allons, n'aie pas peur, tire ta langue, et je la couperai en paiement de la potion magique !

— Bien ! dit la petite sirène, et la sorcière plaça une marmite sur le feu pour préparer la potion.

— La propreté est la meilleure beauté ! dit-elle ; elle essuya la marmite avec un faisceau de serpents vivants, puis s'égratigna la poitrine ; dans la marmite tombèrent des gouttes de sang noir, d'où s'élevèrent bientôt des nuages de vapeur prenant des formes si bizarres que la vue seule en était effrayante. La sorcière ajoutait sans cesse dans la marmite de nouveaux ingrédients, et lorsque la potion entra en ébullition, on entendit comme les pleurs d'un crocodile. Enfin, la boisson fut prête et apparut aussi limpide que l'eau de source la plus pure !

— Voici pour toi ! dit la sorcière en remettant la potion à la petite sirène ; puis elle lui coupa la langue, et la petite sirène devint muette, incapable désormais de chanter ou de parler !

— Si les polypes veulent t'attraper lorsque tu retourneras, dit la sorcière, asperge-les d'une goutte de cette potion, et leurs bras et leurs doigts voleront en mille morceaux !

Mais la petite sirène n'eut pas besoin de le faire : les polypes détournaient avec horreur la tête à la seule vue de la potion qui brillait dans ses mains comme une étoile éclatante. Elle traversa rapidement la forêt, dépassa le marécage et les tourbillons bouillonnants.

Voici le palais de son père ; les lumières de la salle de bal sont éteintes, tout le monde dort ; elle n'osa plus y entrer — elle était muette et s'apprêtait à quitter pour toujours la maison paternelle. Son cœur était prêt à se briser de chagrin et de tristesse. Elle se glissa dans le jardin, prit une fleur de la plate-bande de chacune de ses sœurs, envoya des milliers de baisers aux siens d'un geste de la main, et s'éleva vers la surface bleu sombre de la mer.

Le soleil ne s'était pas encore levé lorsqu'elle aperçut devant elle le palais du prince et s'assit sur le magnifique escalier de marbre. La lune l'éclairait de sa merveilleuse lueur bleue. La petite sirène but la potion étincelante et tranchante, et il lui sembla qu'on la transperçait de part en part avec une épée à double tranchant ; elle perdit connaissance et tomba comme morte.

Lorsqu'elle reprit conscience, le soleil brillait déjà au-dessus de la mer ; elle ressentait dans tout son corps une douleur brûlante, mais devant elle se tenait le beau prince, qui la regardait de ses yeux noirs comme la nuit ; elle baissa les yeux et vit qu'au lieu d'une queue de poisson, elle avait deux petits pieds merveilleux, blancs et menus comme ceux d'un enfant. Mais elle était toute nue et s'enveloppa donc dans ses longs cheveux épais. Le prince lui demanda qui elle était et comment elle était arrivée là, mais elle ne fit que le regarder doucement et tristement de ses yeux bleu foncé : elle ne pouvait parler. Alors il lui prit la main et la conduisit au palais. La sorcière avait dit vrai : à chaque pas, la petite sirène croyait marcher sur des couteaux tranchants et des aiguilles, mais elle supportait patiemment la douleur et avançait, légère et aérienne comme une bulle d'eau, bras dessus bras dessous avec le prince ; le prince et tous ceux qui l'entouraient ne pouvaient qu'admirer sa merveilleuse démarche glissante.

La petite sirène fut vêtue de soie et de mousseline, et elle devint la plus belle du palais, mais elle resta muette — incapable de chanter ou de parler. De belles esclaves, toutes vêtues de soie et d'or, parurent devant le prince et ses parents royaux et se mirent à chanter. L'une d'elles chantait particulièrement bien, et le prince applaudissait et lui souriait ; la petite sirène éprouva une grande tristesse :

autrefois, elle aussi savait chanter, et incomparablement mieux ! « Ah, s'il savait que j'ai renoncé pour toujours à ma voix rien que pour être près de lui ! »

Ensuite, les esclaves dansèrent au son d'une musique merveilleuse ; alors la petite sirène leva ses jolies mains blanches, se dressa sur la pointe des pieds et s'élança dans une danse légère et aérienne — personne n'avait jamais dansé ainsi ! Chaque mouvement augmentait encore sa beauté ; ses seuls yeux disaient au cœur plus que le chant de toutes les esclaves.

Tous étaient émerveillés, surtout le prince, qui appela la petite sirène sa petite trouvaille, et la petite sirène dansait, dansait sans cesse, bien que chaque fois que ses pieds touchaient le sol, elle souffrît autant que si elle marchait sur des couteaux tranchants. Le prince déclara qu'elle devait toujours rester près de lui, et il lui fut permis de dormir sur un coussin de velours devant la porte de sa chambre.

Il ordonna de lui confectionner un costume d'homme afin qu'elle pût l'accompagner lors de ses promenades à cheval. Ils parcoururent des forêts embaumées où les oiseaux chantaient dans le feuillage frais, tandis que les branches vertes fouettaient ses épaules ; ils gravirent de hautes montagnes, et bien que du sang coulât de ses pieds, au point que chacun le voyait, elle riait et continuait de suivre le prince jusqu'aux sommets les plus élevés ; là, ils admiraient les nuages qui flottaient à leurs pieds, tels des volées d'oiseaux s'envolant vers des pays lointains.

Lorsqu'ils restaient à la maison, la petite sirène allait la nuit au bord de la mer, descendait l'escalier de marbre, plongeait ses pieds brûlants comme dans le feu dans l'eau froide, et pensait à sa maison natale et au fond de la mer.

Une nuit, ses sœurs émergèrent de l'eau bras dessus bras dessous et chantèrent une chanson triste ; elle leur fit signe de la tête, elles la reconnurent et lui racontèrent combien elle les avait toutes affligées. Depuis lors, elles lui rendirent visite chaque nuit, et une fois elle aperçut au loin même sa vieille grand-mère, qui depuis de très nombreuses années n'avait plus remonté des profondeurs, ainsi que le roi de la mer lui-même, couronne en tête ; ils tendaient les bras vers elle, mais n'osaient s'approcher de la terre aussi près que les sœurs.

Jour après jour, le prince s'attachait de plus en plus à la petite sirène, mais il ne l'aimait que comme une douce,

Chère enfant, il ne lui était jamais venu à l'esprit de faire d'elle son épouse et sa reine ; pourtant, il fallait qu'elle devînt son épouse, sinon elle ne pourrait obtenir une âme immortelle et devrait, s'il épousait une autre, se transformer en écume de mer.

« M'aimes-tu plus que tout au monde ? » semblaient demander les yeux de la petite sirène tandis que le prince la serrait dans ses bras et l'embrassait au front.

— Oui, je t'aime ! dit le prince. Tu as un cœur bon, tu m'es plus dévouée que quiconque et tu ressembles à cette jeune fille que j'ai vue une fois et que, sans doute, je ne reverrai jamais ! Je naviguais sur un navire ; le navire fit naufrage, les vagues me rejetèrent sur le rivage, près d'un temple merveilleux où de jeunes filles servent Dieu ; la plus jeune d'entre elles me trouva sur la plage et me sauva la vie ; je ne l'ai vue que deux fois, mais c'est elle seule, dans le monde entier, que j'aurais pu aimer ! Or tu lui ressembles et tu as presque effacé son image de mon cœur. Elle appartient au saint temple, et voici que mon étoile fortunée t'a envoyée vers moi ; jamais je ne me séparerai de toi !

« Hélas, il ignore que c'est moi qui lui ai sauvé la vie ! songea la petite sirène. Je l'ai arraché aux flots marins pour le porter sur le rivage et l'ai déposé dans un bosquet où se trouvait le temple, puis je me suis cachée dans l'écume de mer pour voir si quelqu'un viendrait à son secours. J'ai vu cette belle jeune fille qu'il aime plus que moi ! » Et la petite sirène poussa un soupir profond, très profond ; elle ne pouvait pleurer. « Mais cette jeune fille appartient au temple, elle ne paraîtra jamais dans le monde, et ils ne se rencontreront jamais ! Moi, je suis auprès de lui, je le vois chaque jour, je peux prendre soin de lui, l'aimer, donner ma vie pour lui ! »

Cependant, on commença à dire que le prince épouserait la charmante fille du roi voisin et qu'à cette fin il équipait son magnifique navire pour un voyage. Le prince se rendrait chez le roi voisin, semblait-il, afin de connaître son pays, mais en réalité pour voir la princesse ; une grande suite l'accompagnait. La petite sirène, à tous ces propos, se contentait de hocher la tête et de rire : car elle connaissait mieux que personne les pensées du prince.

— Je dois partir ! lui disait-il. Il faut que je voie la belle princesse : mes parents l'exigent, mais ils ne me contraindront point à l'épouser, et moi, je ne l'aimerai jamais ! Elle ne ressemble pas à cette beauté à laquelle tu ressembles. Et s'il me faut enfin choisir une fiancée, eh bien, je te choisirai plutôt, toi, mon enfant muette aux yeux qui parlent !

Et il baisait ses lèvres roses, jouait avec ses longs cheveux et posait sa tête sur sa poitrine, où battait un cœur avide de bonheur humain et d'une âme humaine immortelle.

— Tu n'as pas peur de la mer, ma petite muette ? dit-il lorsqu'ils se trouvèrent déjà sur le magnifique navire qui devait les conduire au pays du roi voisin.

Et le prince lui racontait les tempêtes et le calme plat, les divers poissons vivant au fond de la mer, ainsi que les merveilles qu'y avaient vues les plongeurs ; elle souriait seulement en écoutant ses récits : car elle savait mieux que quiconque ce qui existait au fond des mers.

Par une claire nuit de lune, alors que tous, sauf un seul timonier, dormaient, elle s'assit tout près du bord et se mit à regarder les ondes transparentes ; soudain, il lui sembla apercevoir le palais de son père ; la vieille grand-mère se tenait sur la tour et observait, à travers les flots agités, la quille du navire. Puis ses sœurs émergèrent à la surface de la mer ; elles la regardaient tristement et tordaient leurs mains blanches, tandis qu'elle leur faisait signe de la tête, souriait et voulait leur raconter combien elle était heureuse ici, mais à cet instant un mousse du navire s'approcha d'elle, et les sœurs plongèrent sous l'eau ; le mousse crut avoir vu passer dans les vagues une blanche écume marine.

Au matin, le navire entra dans le port de la magnifique capitale du royaume voisin. Aussitôt, dans la ville, les cloches se mirent à sonner, des sons de cors retentirent depuis les hautes tours, et sur les places se rassemblèrent des régiments de soldats aux baïonnettes étincelantes et aux enseignes flottantes. Les festivités commencèrent ; les bals se succédèrent aux bals, mais la princesse n'était point encore arrivée : elle avait été élevée quelque part loin, dans un couvent, où on l'avait confiée pour qu'elle y apprît toutes les vertus royales. Enfin, elle arriva.

La petite sirène la contemplait avidement et dut reconnaître qu'elle n'avait jamais vu de visage plus aimable ni plus beau. La peau du visage de la princesse était si tendre, si transparente, et entre ses longs cils sombres souriaient deux yeux bleu foncé, doux et modestes.

— C'est toi ! dit le prince. Tu m'as sauvé la vie lorsque, à demi mort, je gisais sur le rivage de la mer !

Et il pressa fortement contre son cœur sa fiancée rougissante.

— Oh, je suis trop heureux ! dit-il à la petite sirène. Ce que je n'osais même rêver s'est accompli ! Tu te réjouiras de mon bonheur, car tu m'aimes tant !

La petite sirène baisa sa main, et il lui sembla que son cœur allait se briser de douleur : le mariage du prince devait la tuer, la transformer en écume de mer !

Les cloches des églises sonnèrent, des hérauts parcoururent les rues pour annoncer au peuple les fiançailles de la princesse. Des encensoirs des prêtres s'échappait un encens parfumé ; le fiancé et la fiancée se donnèrent la main et reçurent la bénédiction de l'évêque. La petite sirène, parée de soie et d'or, tenait la traîne de la mariée, mais ses oreilles n'entendaient point la musique festive, ses

yeux ne voyaient point la cérémonie éclatante : elle pensait à son heure mortelle et à tout ce qu'elle perdait avec la vie.

Ce même soir, le fiancé et la fiancée devaient repartir vers la patrie du prince ; les canons tonnèrent, les drapeaux flottèrent, et sur le pont du navire fut dressé un luxueux pavillon d'or et de pourpre ; dans ce pavillon s'élevait un lit merveilleux destiné aux nouveaux époux.

Les voiles se gonflèrent sous le vent, le navire glissa légèrement, sans la moindre secousse, sur les vagues et s'élança en avant.

Lorsque l'obscurité tomba, des centaines de lanternes multicolores s'allumèrent sur le navire, et les matelots se mirent à danser gaiement sur le pont. La petite sirène se souvint de la fête qu'elle avait vue sur le navire le jour où, pour la première fois, elle avait surgi à la surface de la mer, et voilà qu'elle s'élança dans une danse aérienne rapide, telle une hirondelle poursuivie par un épervier. Tous étaient ravis : jamais elle n'avait dansé d'une manière aussi merveilleuse ! Ses pieds délicats étaient coupés comme par des couteaux, mais elle ne sentait point cette douleur — son cœur souffrait encore davantage. Un seul soir lui restait à passer auprès de celui pour qui elle avait quitté les siens et la maison paternelle, abandonné sa voix merveilleuse et enduré chaque jour d'innombrables souffrances, tandis que lui ne les remarquait même pas. Une seule nuit encore lui restait à respirer le même air que lui, à voir la mer bleue et le ciel étoilé, puis viendrait pour elle une nuit éternelle, sans pensées, sans rêves. Car elle n'avait point reçu d'âme immortelle ! Longtemps après minuit durèrent sur le navire les danses et la musique, et la petite sirène riait et dansait avec une torture mortelle dans le cœur ; le prince, lui, baisait la belle fiancée, tandis qu'elle jouait avec ses cheveux noirs ; enfin, main dans la main, ils se retirèrent dans leur magnifique pavillon.

Sur le navire, tout se tut ; seul le pilote resta à la barre. La petite sirène appuya ses mains blanches sur le bord et, tournant le visage vers l'orient, attendit le premier rayon du soleil qui, elle le savait, devait la tuer. Et soudain, elle aperçut dans la mer ses sœurs ; elles étaient pâles comme elle, mais leurs longs et luxueux cheveux ne flottaient plus au gré du vent : ils avaient été coupés.

— Nous avons donné nos cheveux à la sorcière afin qu'elle nous aide à te sauver de la mort ! Elle nous a remis ce couteau ; vois comme il est tranchant ? Avant que le soleil ne se lève, tu dois enfoncer ce couteau dans le cœur du prince, et lorsque son sang chaud jaillira sur tes pieds, ceux-ci se réuniront de nouveau pour former une queue de poisson, tu redeviendras une sirène, tu descendras vers nous dans la mer et tu vivras tes trois cents années avant de devenir l'écume salée de la mer. Mais hâte-toi ! Lui ou toi — l'un de vous deux doit mourir avant le lever du soleil !

Notre vieille grand-mère est si affligée qu'elle a perdu, de chagrin, tous ses cheveux blancs, et nous avons donné les nôtres à la sorcière ! Tue le prince et reviens vers nous ! Dépêche-toi — vois, une bande rouge apparaît dans le ciel ? Bientôt le soleil se lèvera, et tu mourras ! Ayant ainsi parlé, elles poussèrent un soupir profond, très profond, et plongèrent dans la mer.

La petite sirène souleva le rideau pourpre du pavillon et vit que la tête de la charmante fiancée reposait sur la poitrine du prince. La petite sirène se pencha et baisa son beau front, regarda le ciel où s'enflammait l'aube matinale, puis regarda le couteau aigu et dirigea de nouveau son regard vers le prince, qui en cet instant prononça dans son sommeil le nom de sa fiancée — elle seule occupait ses pensées ! — et le couteau trembla dans les mains de la petite sirène. Mais encore une minute — et

Elle le jeta dans les vagues, qui rougirent, comme teintes de sang, à l'endroit où il tomba. Une dernière fois, elle regarda le prince d'un regard presque éteint, se précipita du navire dans la mer et sentit son corps se dissoudre en écume.

Au-dessus de la mer, le soleil se leva ; ses rayons réchauffèrent avec amour l'écume marine mortellement froide, et la petite sirène ne ressentit pas la mort ; elle voyait le clair soleil et des êtres transparents, merveilleux, qui planaient par centaines au-dessus d'elle. Elle pouvait voir à travers eux les voiles blanches d'un navire et les nuages rouges dans le ciel ; leur voix résonnait comme une musique, mais si aérienne qu'aucune oreille humaine n'aurait pu l'entendre, tout comme aucun œil humain n'aurait pu les voir eux-mêmes. Ils n'avaient point d'ailes, et ils se déplaçaient dans les airs grâce à leur propre légèreté et à leur nature éthérée. La petite sirène vit qu'elle avait un corps semblable au leur, et qu'elle se séparait de plus en plus de l'écume marine.

— Vers qui vais-je ? demanda-t-elle en s'élevant dans les airs, et sa voix résonnait d'une musique aérienne aussi merveilleuse qu'aucun son terrestre ne saurait la rendre.

— Vers les filles de l'air ! lui répondirent les êtres aériens. La sirène n'a point d'âme immortelle, et elle ne peut en acquérir une autrement que grâce à l'amour d'un homme pour elle. Son existence éternelle dépend de la volonté d'autrui. Les filles de l'air non plus n'ont point d'âme immortelle, mais elles peuvent elles-mêmes en acquérir une par leurs bonnes actions. Nous volons vers les pays chauds, où les hommes périssent sous un air brûlant et pestilentiel, et nous y répandons la fraîcheur. Nous diffusons dans l'air le parfum des fleurs et apportons aux hommes la guérison et la consolation. Après trois cents années, durant lesquelles nous accomplissons tout le bien qui est en notre pouvoir, nous recevons

en récompense une âme immortelle et pouvons prendre part au bonheur éternel de l'homme. Toi, pauvre petite sirène, tu as aspiré de tout ton cœur à la même chose que nous, tu as aimé et souffert ; élève-toi donc avec nous vers le monde des nuages ; désormais, toi-même tu peux acquérir une âme immortelle !

Et la petite sirène tendit ses mains transparentes vers le soleil de Dieu, et pour la première fois elle sentit des larmes dans ses yeux.

Pendant ce temps, sur le navire, tout s'était remis en mouvement, et la petite sirène vit comment le prince et sa fiancée la cherchaient. Ils regardaient tristement l'écume marine agitée, comme s'ils savaient que la petite sirène s'était jetée dans les flots. Invisible, la petite sirène embrassa la belle fiancée au front, sourit au prince et s'éleva avec les autres enfants de l'air vers les nuages roses qui flottaient dans le ciel.

— Dans trois cents ans, nous entrerons aussi dans le royaume de Dieu ! Peut-être même plus tôt ! murmura l'une des filles de l'air. Invisibles, nous pénétrons dans les demeures des hommes où il y a des enfants, et si nous y trouvons un enfant bon et obéissant, qui réjouit ses parents et mérite leur amour, nous sourions, et la durée de notre épreuve se réduit d'une année entière ; si au contraire nous y rencontrons un enfant méchant et désobéissant, nous pleurons amèrement, et chaque larme ajoute un jour supplémentaire à la longue durée de notre épreuve !